

On a tenté de ne pas la tirer, mais c'était pire en raison de l'odeur. Pourtant certains dérogent à ce témoignage de civilité, par somnambulisme peut-être. Pour préciser « certains », c'est en réalité deux – les filles. Le pire c'est Maman qui, contrairement à Coco, pour ne pas nous réveiller, soulève lentement quand elle a fait pipi, et alors ça dure une plombe ! S'ils y allaient à tour de rôle, et comme on dit à la queue leu-leu, mais non : c'est le défilé à une demi-heure ou moins d'intervalle, à croire qu'ils le font exprès. Tirer sur le petit levier au milieu de la nuit, ça leur enlèverait quoi ? Chacun a ses petites habitudes et vous avez beau le leur dire et le leur ressasser, c'est comme pisser dans un violon : ça rentre par une oreille et ça ressort par l'autre ! Moi je crois que c'est par crainte d'entendre les borborygmes des conduits, autant que par un excès de délicatesse du poignet. Par exemple Éric. Ce mouflet est un ectoplasme sur deux jambes, les yeux démesurés par la trouille et pourtant Xavier, combien de fois on l'a chapitré pour qu'il arrête de lui raconter des histoires avant de s'endormir.

Voilà le topo : j'ouvre ma porte de chambre avec mon chevet de lit pour vigie, je vais allumer le couloir puis l'ampoule des sanitaires, je ressors éteindre à l'interrupteur du couloir qui est bien trop loin et là je me mets à courir de frousse et claque la porte des vécés en refermant précipitamment ; même scénario pour ressortir, des fois qu'il y aurait un ogre dans les cabinets ! Xavier, s'il n'est pas moins froussard, sait toutefois mieux se contrôler du côté de la tête. En revanche, en bas, côté boyaux, lui, c'est je-ne-ferme-jamais-ma-porte car j'ai les fesses vertes de honte et alors bonjour la chasse quand je lâche le paquet ! Mon avis c'est qu'il se retient au maximum, au-delà même de toute limite humaine et qu'alors ça lui intoxique la tête. Il allume donc le couloir pour se radiner depuis sa chambre ainsi que le filament des sanitaires parce que, s'il n'a pas vraiment *besoin de Versailles* – c'est l'expression favorite de Maman – comme Éric, et qu'il laisse la porte ouverte, c'est par manque de temps !

Remarquez, vu l'épaisseur de la cloison, ouverte ou pas, sinon la descente de Xavier, qui doit se nourrir en cachette avec de la soude, le son et lumière, pour Albert et moi, c'est du pareil au même ! Même lorsqu'il tire trois fois de suite pour éponger les explosions, il en reste partout. Zoé, à cette époque, elle devait faire ses besoins dans le ventre de Maman, vu qu'elle n'était pas encore sortie. C'est peut-être pour cela que Maman occupait tant les lieux ? Mais même, avec les murs en papier on entend tout et le pire c'est Papa qui claque une fois sur deux la porte. Coco, elle, c'est autre chose : elle y reste une plombe et feuillette une revue ; si elle croit que personne n'entend les pages se froisser entre ses doigts ! Bon, je ne vais pas développer la vie amoureuse de Coco, d'autant que ça doit rester court et ne surtout pas devenir chiant. En un mot, il s'agit de Roger auquel nous reviendrons. Troisième fois que je suis réveilllé par la chasse d'eau et il n'est pas minuit… Vivement les vacances, qu'ils aillent dans les champs ! En attendant, je ne vais pas tartiner ; pas la peine d'en faire un mille-feuille.

À cinq heures trente, j'émerge sous les secousses de la main d'Albert après un coma bien mérité pour lequel je remercie mon écharpe enroulée autour de mes oreilles et mon bonnet pour la caler ce qui me vaudra les habituelles remarques de Maman, du genre : *Toi et ta grosse tête tu l'as tout distendu* ou *Mais qu'est-ce que tu fous avec ton bonnet, Vivien, tu t'assoies dedans ou quoi ?*

*

Passons le réveil et le petit-déjeuner. Voitures et caravanes. Nous, ce sont des tentes ; la grande pour les parents, Coco et les deux morpions ; la petite pour Albert et moi. Les cannes à pêche ont été déboîtées puis placées dans des tubes fabriqués par Papa. Maman a préparé des casse-croûte que nous consommerons assis sur le siège arrière, avec Papa qui passera plus de temps à nous observer dans le rétroviseur qu'à regarder la route. Comme nous sommes limités pour la place, la plupart des bagages seront chargés, ainsi que Xavier qui suivra, dans la Citroën des grands-parents.

Albert avait bien eu l'accord de Mémé, lui qui était la coqueluche de la pyramide des faveurs, mais Papa a préféré le garder pour des questions de sécurité : il devait nous surveiller, et empêcher que la porte du côté de la route soit ouverte par inadvertance. Grand-Père, son Citroën a du mal à redémarrer ; c'est le carburateur, qu'il nettoie. Au bord de la route des vacances, la carte dépliée sans subir d'autres rafales de vent (évidemment, un pléonasme) que les exhortations du chauffeur à mieux la caler, Papa parle d'un camping quelque part dans la Marne et additionne les nombres indiqués entre tous les points rouges de l'itinéraire. La période des vacances, qui est un temps à part, est surtout celle des départs ; on ne va pas s'attarder, juste y aller. Les nombreuses pauses-pipi, les quelques interludes-*popo*, qui ne correspondent pas toujours ; surtout les filles, pour qui c'est toutes les deux heures, mais alors en alternance. N'est-ce pas Coco qui nous a fait la prouesse d'une suite à un quart d'heure près ? Remarquez, je dis deux heures mais je suis large ; et pas de l'avis de Papa qui connaît le temps de trajet, arrêts raisonnables compris…

Albert qui, sur le talus, involontairement car c'est *le vent la vérité*, en m'aspergeant socquettes et sandalettes, m'a fait pipi sur les mollets, était-il le parangon de Coco, cette perle de vertu, qui ne voulait pas s'accroupir à cause des vaches mais qui avait tenté contre une haie et réussi à faire debout en écartant les jambes ? Elle en gardera les yeux brillants et une rigidité certaine de la nuque et de l'ensemble du buste pendant tout le trajet, et alors j'ai pensé qu'elle avait attrapé un torticolis en évitant de mettre les pieds dans une bouse ; mais non, ça lui durera pendant plus d'une semaine sans qu'elle éprouve aucune difficulté à tourner la tête ni à dormir sur le matelas gonflable ! Au bout de quelques heures de route alternées de saynètes sanitaires, on avait tous la dalle et ce n'était pas qu'un creux, d'autant que Papa avait rationné les boissons et que c'était la canicule avec très peu de nuages et beaucoup de soleil.

Sur le bord de la route, en plus des pipis collectifs, on en voit désormais qui pique-niquent, mais pas nous : *les filles nous ont fait prendre trop de retard*, nous asséna Papa, ponctuant cette phrase au moyen de clins d’œil dans le rétroviseur. Entendait-il compter, avec Coco-et-sa-poupée, Maman-Zoé ainsi que Grand-Mère qui, pourtant, était autonome avec le « Tube » de Pépé ? Si c'était le cas, alors vraiment Papa exagérait avec son dispositif d'estivants clivés, car la perfidie d'une vessie tétralogique au féminin où allait-il la chercher, en nous suggérant d'engager par clignotants la voie d'une désaffiliation ? Mais n'allez pas croire ! Nous aussi nous avons notre panier de désirs ; ils étaient enveloppés dans de l'alu. Maman nous les passant, nous les engouffrions. C'est à ce moment qu'à ma droite j'entendis Coco : *Maman, j'ai…* Papa pila sec, qui engagea deux herbeuses ornières. J'éprouvai aussitôt de la gêne olfactive, au point de confondre mes hoquets avec ses borborygmes ! Et rebelote : cette fois, c'était Coco qui nous le zigouillait, le bon goût de camembert !

Depuis la place d'Albert, dont j'apercevais l'oreille droite et parfois le profil, que voit-on ? Mis à part les lés des champs, séparés par les troncs des platanes identiques de mon côté, Coco étant entre nous, Éric calé contre elle et moi, il y a ceux qui nous doublent (très peu) et ceux que nous rattrapons (nombreux). Il y a surtout ceux venant dans l'autre sens de la nationale à une seule voie, et qui alternent avec les précédents en klaxonnant à n'en plus finir sans parler des appels de phares !

La dernière en liste étant cette caravane à deux roues qui s'est mise à zigzaguer assez dangereusement avant de nous croiser, juste au moment où nous dépassions une fil e de lambins de la route, ainsi que deux camions, dont l'un avec remorque chargée de foin, ou de paille, je ne sais pas mais c'était en ballots et on en avait respiré pendant trois kilomètres de virages avec Papa qui hurlait à chacun d'entre eux que ça n'en finirait pas et *qu'est-ce qu'ils avaient à ne pas avancer*, à se la traîner sans doubler !

Lorsqu'elle nous croisa, c'était comme dans un film tellement j'étais crispé à la portière et que tout me semblait un ralenti. Pire que les arrêts caca-popo de Coco ? Mon œil que j'ai fait à Albert, qui pour une fois m'approuva. Elle passa donc on ne sait pas trop comment, en virgule au moment où la Simca 1000 se rabattait trop lentement devant le Berliet qui grondait en lançant des lueurs jaunâtres mauvaises sur notre plaque arrière, que Papa leur avait passé le chamois aux pare-chocs qu'ils en étaient nickels ! L'adjectif quantitatif étant probablement employé par Maman à dessein de justifier les excès du conjoint, de l'autre côté d'une ligne continue longuement chevauchée par la « petite » Simca, moins large que sa caravane, l'Aronde l'avait aussitôt après une embardée rabattue sur la voie. Elle passa donc, un temps suspendu. D'abord l'Aronde puis la caravane ; et cette hallucination sonore et visuelle se débobina sur l'écran d'un cinéma comme vous ne pouvez pas l'imaginer, puisqu'il était accroché à l'arrière de la caravane, un fil à linge qui avait dû être oublié, car des draps y étaient accrochés et même du linge de corps ! Peut-être est-ce là *une nouvelle manière de faire sécher en gagnant du temps sur les vacances*, que Papa s'est esclaffé. Sauf que moi, j'ai bien vu qu'il avait été arraché, en passant, à la ferme qui bordait la route !

Très peu de temps avant ce cirque Medrano, il m'avait bien semblé que Papa avait accentué ses invectives en doublant péniblement un break bordeaux au moment où il se déboîtait *sans avoir mis le clignotant* ; mais ce pouvait être une erreur, car du côté conducteur j'avais vu, le teint congestionné et même un rien rougeaud, reculer dans sa Peugeot 404 une blonde calamistrée qui ressemblait à s'y méprendre à la poupée de Coco. C'était notre cousine par alliance, Monica, qui la lui avait offerte à son retour de New York ; et, depuis qu'elle l'avait reçue d'une main qui portait désormais une alliance, la Grosse Pomme ayant été le lit d'un voyage de noces, les coiffures de Coco ressemblaient à s'y méprendre à celles de sa poupée favorite ! Était-elle amoureuse en cachette de Roger, notre cousin ? Quand nous le lui suggérions, elle se mettait à griffer et même à mordre si elle y parvenait, en proférant à hauts cris qu'elle n'aimait pas, mais alors pas du tout, le mari de Monica. Mais ne s'était-elle pas inventée un métier en décidant de devenir plus tard coiffeuse en Amérique ?

Contrairement à celui d'une sœur qui s'imaginait être l'extension d'un morceau de plastisol et d'alkatène impeccablement coiffé, le chignon façon Tressy se distordit bientôt dans le pare-brise panoramique de la Peugeot 404. À gauche de la blonde au volant qui irritait notre chauffeur, nous devinions, rigide, une silhouette aussi svelte que sombre : un homme en veste à gros carreaux à revers larges et portant également une paire de lunettes à pont. Décidément, ils étaient bigleux, ces deux-là ! *C'est en option chez Peugeot les clignotants cette année ?* Papa hurlait tandis que le rouge à lèvres du mannequin dessinait en lettre capitale la quatrième voyelle : « O » ! Quand Coco recoiffa en geignant le chignon de Tressy et que s'agita vraiment Éric, j'en vins à m'alerter avec les occupants de la banquette arrière en Skaï de la Simca en général et Albert tout particulièrement ; c'est alors que Papa nous a demandé, à tous les trois, de nous rasseoir correctement et à Maman de prendre à l'avant Coco.

Sales cons de touristes ! hurla Papa au travers de la vitre fermée en faisant sursauter Coco, dont la tête heurta le menton de Maman. L'Aronde et le Berliet étaient pourtant déjà loin dans le rétroviseur. Ensuite, il a fallu les calmer, autant l'une que l'autre, et les pleurs de la petite ne le cédaient en rien quant au niveau des décibels qu'envoyait Papa en réponse aux reproches de Maman. Sans contestation possible, à moins d'une évidente mauvaise foi de la part de l'un de nos deux parents, il nous apparaissait, à Albert et moi, que la distance entre les pare-chocs en Inox de l'automobile d'un modèle récent et le moteur de la Simca ne respectait pas le principe de prudence : ou avait accéléré la Peugeot 404, ou Papa lui avait fait une belle queue de poisson ! Quoï qu'il en soit, cet incroyable cirque ne cessa que lorsque les deux ailerons, finalement repassés devant avec la volonté de creuser une distance toujours acquise, jamais gagnée, nous laissèrent pour le parking d'un restaurant routier, reconnaissable au nombre impressionnant de ses camions.

Lorsqu'il avait hurlé plus fort que les autres fois, c'est fissa comme dirait Papa que tous les trois nous nous sommes retournés malgré l'interdit et là en effet, sous la galerie chargée d'une malle et de ballots improvisés dans des tissus colorés, pour ce que je pouvais en voir dans l'encadrement de la lunette arrière, la blonde arborait un maquillage indigo entourant deux yeux mauves agrandis par des lunettes à monture en plastique. Pendant quelques kilomètres, la distance entre les deux voitures, la franco-italienne devenue depuis peu Chrysler et la française à 100 %, se maintiendra au plus juste et, comme des fils actionnés par l'un ou l'autre des doigts du mannequin mettant en œuvre un pantin, ce seront deux phares chromés dardant à fond leurs lumens que nous aurons tout ce temps suspendus dans le rétroviseur intérieur pour rythmer les gesticulations de Papa, qui ne cessera plus de vociférer. *Femme au volant, mort au tournant !* qu'on l'entendra pourtant ricaner plus tard, une fois l'arrêt routier réduit à la grosseur d'un point puis devenu un souvenir dans le rétroviseur.

Extrait de Du Temps des cages à poules (Pascal Parent), sept. 2015.